HAL
open science

Le zénaga de Mauritanie à la lumière du berbère commun

Catherine Taine-Cheikh

To cite this version:

Catherine Taine-Cheikh. Le zénaga de Mauritanie à la lumière du berbère commun. M. Lamberti & L. Tonelli. Afroasiatica Tergestina. Papers from the 9th Italian Meeting of Afro-Asiatic (Hamito-Semitic) Linguistics, Trieste April 23-24, 1998, Unipress, pp.299-324, 1999. halshs-00458445

HAL Id: halshs-00458445

https://shs.hal.science/halshs-00458445v1

Submitted on 21 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mozabite Delheure	Ouargli Delheure	Ghadamsi Lanfry	tachlhit tiznit	tachlhit anezi	touareg tayirt	glose
---	?	?	azgər	azgər	azgər	bœuf
aziza	azizaw	---	azgzaw	azgzaw	ẓawẓawn	bleu/vert
aʤəddid	agəddid	ajddiḍ	---	---	---	outre à eau
əẓẓəʤ	?	eẓẓəʤ	ẓẓəg	ẓẓəg	əẓẓəg	traire

Afroasiatica Tergestina (Papers from the 9th Italian Meeting of Afro-Asiatic (Hamito-Semitic) linguistics Trieste, April 23-24, 1998 – edited by M. Lamberti and L. Tonelli Unipress, Padova, 1999

LE ZÉNAGA DE MAURITANIE À LA LUMIÈRE DU BERBÈRE COMMUN

CATHERINE TAINE-CHEIKH

Laboratoire Dynamique du Langage - CNRS, Lyon

1. Introduction

La place du berbère, en Mauritanie, est extrêmement réduite. Contrairement aux populations voisines du Nord (Chleuhs du Maroc) et de l'Est (Touaregs du Mali et du Niger) dont elle était certainement très proche par le passé, la population du Sahara ouest-atlantique s'est presque complètement arabisée au cours des siècles. Il ne reste plus qu'un petit nombre de locuteurs dans la région du Trarza, au Sud-ouest du pays, répartis essentiellement dans trois ou quatre ensembles tribaux: la confédération des Tashumsha (dont font partie les Owlâd Deymân), les Idāb Ləḥsen, les Tendgha et le petit groupe des Ikumleylen.

La situation sociolinguistique décrite dans les années 40-50 correspond encore partiellement à la réalité présente, mais elle a continué à évoluer dans le sens annoncé, c'est-à-dire vers la disparition progressive de la communauté berbérophone. Le nombre des locuteurs non-bilingues est devenu infime et limité aux seules personnes très âgées, essentiellement du sexe féminin. Quant aux locuteurs bilingues zénaga / ḥassāniyya,[1] ils ne se trouvent plus guère chez les moins de 35-40 ans.

En ce qui concerne le dialecte zénaga lui-même, il a fait l'objet, au 20è siècle,[2] de deux publications relativement volumineuses. La plus ancienne, due à René Basset (1909), est un important lexique précédé d'une présentation phonétique (surtout comparative) et grammaticale ainsi que de quelques textes transcrits (mais non traduits). La seconde, attribuée à Francis Nicolas (1953), est encore plus complète dans les questions abordées, notamment pour le lexique qui est traité à la fois par champ lexical et par racine. Pour notre part, et pour des

[1] Le ḥassāniyya est le dialecte arabe parlé par les Maures — qui s'appellent eux-mêmes l-biḍân —. C'est un dialecte auquel D. Cohen a consacré un livre (cf. Cohen 1963) et que nous avons nous-même beaucoup étudié (cf. notamment le *Dictionnaire ḥassāniyya-français*. 8 vol. parus dans 1988-98. Geuthner. Paris.).

[2] A titre indicatif, signalons deux autres textes publiés au siècle précédent, d'une part *Le Zénaga des tribus sénégalaises* du général Faidherbe (1854) et *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zénagas avec les vocabulaires correspondants des dialectes des Chawia et des B. Mzab* de Masqueray (1879).

raisons précises que nous avons développées récemment,[3] nous pensons que le véritable rédacteur du second ouvrage n'est pas F. Nicolas mais un grand lettré Maure, lui-même berbérophone, Mokhtar Ould Hamidoun. *La langue berbère de Mauritanie* a donc des qualités et des défauts qui s'expliquent en grande partie par son histoire. D'une part on y découvre réunies un trésor lexicologique considérable et une foule d'informations précieuses de toutes natures, notamment en ce qui concerne les variations dialectales (M. O. Hamidoun est un Tashumshe des Owlâd Deymân mais les particularités des autres groupes sont régulièrement fournies). D'autre part on est surpris par le mode de présentation des faits, par la transcription, par quelques généralisations hâtives. Au total, découragés par ces ouvrages, trop anciens ou si peu conformes aux usages scientifiques, les berbérisants sont donc restés le plus souvent dans une prudente expectative vis-à-vis du zénaga.

Quel crédit notamment fallait-il accorder aux notations de R. Basset et de F. Nicolas (désormais RB et FN, respectivement)? Il est certain que la multitude de consonnes retenue pour le zénaga (32 pour RB — sans compter les semi-consonnes —, plus encore peut-être pour FN) laisse perplexe et conduit à s'interroger sur le statut des réalisations ainsi notées. A-t-on affaire à des variantes libres, à des variantes combinatoires ou encore contextuelles? Voici sans doute la première question à laquelle nous souhaiterions apporter une réponse, mais d'autres problèmes interfèrent, dont il faut tenir compte. Quelle est la part des emprunts (dans quelle mesure l'origine des mots a-t-elle une influence sur la réalisation des sons)? La morphologie joue-t-elle un rôle dans l'évolution diachronique des formes et donc a-t-elle une influence sur la phonologie?

Le point de départ de notre enquête a été les données du livre de FN et plus particulièrement tout le vocabulaire qu'on pourrait considérer de manière plus ou moins intuitive comme "de base" (vocabulaire du corps, des animaux, de la famille,...), plus susceptible peut-être de stabilité sémantique et en tout cas plus facilement identifiable dans les autres parlers berbères. Cela nous a amenée à poser quelques points de comparaison possibles avec ces parlers.[4] Munie de ces repères comme autant d'hypothèses à confronter avec les faits, nous avons pu collecter des informations circonstanciées sur le zénaga, d'abord en confrontant nos données avec Y. O. El Bara (qui étudie, avec des locuteurs Owlâd Deymân, le lexique du zénaga), ensuite et surtout en travaillant avec un locuteur des Idāb Laḥsen.

Au terme de ces enquêtes, il ne nous semble pas que le nombre des consonnes recensées ait véritablement diminué et peut-être faut-il voir, dans cette propriété

[3] Cf. notre intervention aux journées de l'AFEMAM de Lyon (2-4 juillet 1998) intitulée "Le problème de l'identité berbère: un cas d'auteur 'masqué'".

[4] Cette première phase a profité de plusieurs séances de travail avec Naïma Louali.

du zénaga, la caractéristique d'un parler menacé, parlé depuis longtemps par une population très peu nombreuse. Ce qui apparaît cependant clairement, c'est la grande variété de statut des réalisations consonantiques.

Certaines réalisations consonantiques sont en distribution complémentaire. Fondamentalement liées à l'opposition simple ~ géminée, leurs conditions d'apparition semblent prévisibles. Elles sont d'autant plus intéressantes à étudier qu'elles fournissent un élément de réflexion pour le classement des dialectes berbères.

Même en faisant abstraction de ce premier type de variation, le nombre des réalisations reste élevé mais, parmi elles, les différences de fréquence sont très importantes. Par ailleurs, à quelques exceptions près auxquelles nous nous intéresserons, les consonnes les plus fréquentes, pour lesquelles il est souvent possible de trouver des paires minimales, sont aussi les phonèmes présents dans l'ensemble des parlers berbères, ce que l'on peut en quelque sorte considérer comme "le berbère commun". Nous essayerons donc, dans l'ensemble des réalisations consonantiques, de faire le partage entre celles qui ont un statut phonologique et celles qui n'en ont (probablement) pas.

Le système consonantique berbère s'organise notamment autour de trois grandes corrélations: celle de sonorité, celle d'emphase, celle de tension. Aussi proposons-nous, pour la clarté de l'exposé, d'adopter une démarche en deux temps. Tout d'abord, faisant abstraction de la dernière corrélation, nous mettrons en évidence les caractéristiques générales du zénaga. Un premier aspect de la dynamique du système ressortira, entre autres, grâce aux rapprochements avec les autres dialectes berbères. Ensuite, par l'étude de la corrélation de tension, à travers ses alternances phonétiques particulières, nous aborderons un second aspect de cette dynamique, aux manifestations plus purement synchroniques.

Auparavant, il n'est sans doute pas inutile de fournir quelques informations sur le système vocalique du zénaga. D'après nos précédentes investigations, le parler berbère de Mauritanie se distingue en effet par l'existence d'une opposition de longueur. Le système vocalique se présente donc fondamentalement comme un système à six voyelles, trois brèves (/i/, /a/ et /u/) et trois longues (/ī/, /ā/ et /ū/).[5] Dans ce présent article, nous avons choisi de simplifier la transcription phonétique, en particulier celle des voyelles brèves. Ainsi n'avons-nous retenu pour /a/ que deux transcriptions — [e] et [a] — et pour /i/ et /u/, soit [i] et [u], soit [ə] qui semble souvent correspondre à une neutralisation de l'opposition /i/ ~ /u/.[6]

[5] Pour plus de précisions, on pourra consulter notamment Taine-Cheikh, 1998.

[6] Dans la 1ère partie nous utilisons les transcriptions en italique pour éviter les variations liées à la corrélation de tension. Il ne s'agit donc pas d'une transcription phonétique aussi précise que celle qui apparaît entre crochets.

2. Premier inventaire des phonèmes du zénaga

Le tableau suivant comprend deux types d'unités:

— en gras, les réalisations consonantiques qui correspondent à des phonèmes bien intégrés dans la langue;

— en caractère standard et entre parenthèses, des réalisations consonantiques peu fréquentes, susceptibles d'être liées à des phénomènes d'emprunt ou d'altération par contact.

	Bilab.	Dent.	Emph.	Palat.	Vél.	Uvul.	Ph.Gl.
NON-CONTINUES							
Orales	(p) **b**	**t d**	(ṭ) **ḍ**		**k g**	(q)	
Liquide(s)		**l**					
Nasales	**m**	**n**	(ṃ)				
STRIDENTES		**s z**	(ṣ) **ẓ**	**š ž**			
NON-STRIDENTES							
Fricatives	**f** (v)		(f) (v)		(x) **ġ**		(ʕ) (ḥ)
Palatalisées		**n^y**		**t^y d^y**			
Rhotique(s)		**r**	(ṛ)				
GLIDES	**w**			**y**			**ʔ h**

L'organisation du tableau renvoie à un certain nombre de caractéristiques phonétiques évidentes (oppositions sourdes ~ sonores, emphatiques ~ non emphatiques — qu'il s'agisse à proprement parler de pharyngalisation ou de vélarisation — et, bien sûr, différences par rapport au point d'articulation).[7]

Moins évident sans doute est le choix d'une distinction non-continues ~ stridentes ~ non stridentes ~ glides. Il correspond, sur le plan phonétique, à un classement des consonnes en fonction de leur caractère plus ou moins fermé (plus ou moins obstruant).[8] La raison profonde de ce classement étant liée à l'opposition de gémination, elle apparaîtra mieux dans la 3e partie de cet article.

Ici nous commencerons par étudier les deux autres grandes corrélations (de sonorité et d'emphase), avant d'aborder les autres problèmes qui concernent surtout les articulations d'arrière et les palatalisées.

1) La corrélation de sonorité

Les paires sourde ~ sonore sont relativement nombreuses, mais il est beaucoup plus rare que l'une s'oppose à l'autre comme deux phonèmes distincts. Nous allons passer en revue les principales paires, c'est-à-dire celles pour lesquelles une au moins des réalisations a clairement un statut de phonème.

[7] Pharyngales et glottales sont regroupées dans une même colonne pour des questions pratiques.

[8] Nous sommes heureuse d'avoir pu discuter de ces questions avec Ian Maddieson et d'avoir pu profiter de ses conseils éclairés. Qu'il en soit remercié ici.

p ~ b

L'occlusive bilabiale sonore /b/ est très fréquente. La réalisation sourde est par contre tout à fait exceptionnelle. "Le *p* est très rare en Zénaga, il remplace en général un *b* à la fin des mots: *atop*, plaie" (RB 1909:2). Pour FN (1953:19), il s'agit d'un *b* spirant, très proche du *p* français. Les exemples nous manquent pour trancher. Celui de *yeżešpe* "il a fait boire", face à *yišbe* "il a bu" et *yitʋešbe* "on l'a fait boire" reste pour nous trop isolé en tout cas pour conférer à /p/ un statut de phonème.

f ~ v

Dans le cas de la fricative, c'est plutôt la sourde qui serait la plus fréquente, cependant la sonore se rencontre aussi (sauf après la dentale /t/ où la sourde semble de règle, ex. *yitfər* "il a contracté une dette"). Dans certaines racines, elles alternent sans qu'on en saisisse clairement la raison, ex. *yuʋver* "il est plein, il a été rempli" mais *yeššuʋfer* "il a rempli". Aucune paire, malgré la relative fréquence de ces fricatives, ne nous permet de poser deux phonèmes.[9]

t ~ d

Le cas des dentales occlusives est beaucoup plus clair. On a en effet, comme dans les autres parlers berbères, deux phonèmes distincts, fréquents l'un et l'autre. Voici une paire illustrant l'opposition: [yitter] "il a demandé" et [yidder] "il a piqué". Il n'est pas rare cependant que les morphèmes grammaticaux connaissent deux variantes, l'une avec /t/, l'autre avec /d/, selon l'environnement phonétique (cf. le cas du suffixe du féminin dans la 3e partie).

s ~ z

Les dentales fricatives (stridentes) sont moins fréquentes que les occlusives. Voici cependant une paire (presque parfaite) pour illustrer l'opposition phonématique de /s/ et /z/: [essən] "sache!" et [əzzən] "dis!" (impératif irrégulier de *yənneh*).

ṭ ~ ḍ

Seule la dentale emphatique sonore est relativement fréquente et a, comme en "berbère commun", le statut de phonème. La réalisation sourde, extrêmement rare, est liée à des phénomènes d'assimilation par contact ou d'assourdissement d'une succession de deux emphatiques. Ainsi apparaît-elle dans certaines formes de la racine qui signifie "tresser" (Lanfry 1973: 473, *ezḍ* "tresser"), cf. le nom d'action (désormais NA) [aṣṭa] "tressage des cheveux" par rapport à [aẓẓi] "tressage (d'une natte)". Cependant, l'assourdissement de la géminée /ḍḍ/ n'est absolument pas de règle, comme dans la plupart des parlers berbères (Chaker 1984b: 2618), ex. *yiṛaḍḍey* "il prête".

[9] Par contre il n'est peut-être pas inutile de noter que le ḥassāniyya a le [v] sonore comme réalisation normale du phonème fricatif, alors que les dialectes arabes ont tous une sourde.

ṣ ~ ẓ

Le cas des stridentes emphatiques est tout à fait parallèle au précédent et, là encore, la situation du zénaga est conforme à celle des autres parlers berbères. Seule la réalisation sonore a le statut de phonème. La réalisation sourde apparaît soit comme une variante de /s/ (voir ci-dessous), soit comme une variante de /ẓ/ (cf. [aṣta]).

Il existe cependant quelques cas où [ṣ] apparaît hors de tout contexte, d'une part dans des emprunts à l'arabe comme *yaṣṣəlle* "il a prié", d'autre part dans quelques rares lexèmes d'origine berbère tels que [aṣṣ] "jour", *yaṣṣumṃeh* "il s'est endormi" ou *yeffuṣṣa* "il s'est tu".

Notons à ce propos que, d'un côté, [aṣṣ] semble une variante de [ass] en zénaga (en berbère, *as* ou *ass*) et que, d'autre part, des deux NA *oʔfuṣṣi* et *ṣi* du verbe *effuṣṣa*, c'est le second (sans emphase) qui semble le plus ancien — cf. l'expression proverbiale *ṣi yukte* "le silence est préférable"—. Cela nous amène à penser que l'emphase pourrait correspondre ici, comme la gémination, à un renforcement de la stridente (cf. 3ᵉ partie).

š ~ ž

En ce qui concerne les chuintantes, par contre, l'on a — comme on peut s'y attendre d'après le "berbère commun" — deux phonèmes distincts. Voici deux paires illustrant cette opposition: *iʔšen* "chevaux" et *iʔžen* "mouches" , *yugmež* "il s'est gratté (la peau)" et *yugmeš* "il a noué". On remarquera que les chuintantes, très fréquentes en zénaga, correspondent souvent aux sifflantes des autres parlers berbères:

— *ž* pour *z*, cf. *yiddež* "il a pilé" (Dallet 1982: 167 *ddez*), *iʔži* "mouche" (Dallet 1982: 926 *izi*), *yižber* "il a précédé" (Destaing 1920: 229 *izwar*), *yugmež* "il s'est gratté (...)" (Ouargla *əkməz* "gratter");

— *š* pour *s*, cf. *iʔšen* "chevaux" (Foucauld 1952 *iisân*), *yišbi* "il a bu" (Dallet 1982: 795 *sew*), *yugmeš* "il a noué" (Ouargla *əkməs*), *yinše* "il a passé la nuit" (Dallet 1982: 575 *ens*), *šinen* "deux" (Dallet 1982: 781 *sin*), *šemmuš* "cinq" (Ouargla *səmməs*), *iššeh* "sept" (Ouargla *sa*), *tešši* "vache" (Foucauld 1952 *têsout*).

tʸ ~ dʸ

Les palatalisées jouent un rôle important dans la morphologie du zénaga. Nous n'avons pas de paire minimale pour les opposer mais nous donnerons ci-dessous des paires, respectivement, avec /t/ et /d/ qui nous font considérer [tʸ] et [dʸ] comme deux phonèmes distincts.

k ~ g

La vélaire sonore est beaucoup plus fréquente que la sourde, ce qui s'explique en partie par le fait que le *g* du zénaga corresponde souvent au *k* des autres parlers berbères, cf. *yugmež* "il s'est gratté" (Ouargla *əkməz*). Dans de nombreux cas

(notamment pour les pronoms affixes de 2ᵉ pers.) sourde et sonore alternent en fonction du contexte. On posera cependant deux phonèmes distincts, ne serait-ce qu'en raison des racines liées aux notions de "porter" et de "être fini", cf. [yukkāh] "il a porté" et [yuggāh] "il a fini".

ʔ ~ h

Des deux laryngales, seule la sourde est fréquente. La sonore, comme nous le verrons ci-dessous, est rare en dehors de la finale. Dans cette position elle semble relativement fréquente, ex. [yiddāh] "il s'est égaré", [yillāh] "il a cherché", [yuʔgeh] "il a refusé", [yeʔgāh] "il a témoigné". Parfois nous avons une paire qui ne se distingue que par ce [h] final: *tālle* "elle pleure(ra)" et *tālleh* "coussin" ou *yiẓye* "il a perdu" et *yiẓyeh* "il a jeté". Il ne s'agit pas cependant de véritables paires minimales car, si la sonore n'apparaît qu'en finale (cf. *yillāh + ti* > *yillā-di*[10] "il l'a cherché") la sourde, elle, semble justement disparaître en finale. L'opposition est donc tantôt de [h] au signifiant (Sa) zéro — en finale —, tantôt du Sa zéro à [ʔ], cf. *iẓyān* "ils ont jeté", pl. de *yiẓyeh*, mais *iẓyāʔn* "ils ont perdu", pl. de *yiẓye*.

En conclusion, on peut donc dire que la différence sourde ~ sonore est fréquente en zénaga mais que, sur les dix paires ainsi constituées, seules six sont susceptibles de correspondre à une opposition phonématique. On retrouve, comme en "berbère commun", la fréquence supérieure des sonores sur les sourdes (notamment pour les emphatiques). La réalisation sonore [v] de la labiale fricative que l'on rencontre en zénaga correspond vraisemblablement à la préférence générale pour les sonores.

L'alternance sourde ~ sonore semble obéir aux tendances suivantes:

— neutralisation de l'opposition dans les morphèmes grammaticaux, en particulier pour /t/ ~ /d/ et /k/ ~ /g/ et réalisation sourde ou sonore en fonction du contexte phonétique;

— tendance à l'assourdissement dans certains contextes syllabiques tels que la succession de deux emphatiques ou la syllabe finale de certains dérivés plurisyllabiques — il est curieux en effet que les variantes sourdes [p] et [f] apparaissent dans les mêmes formes dérivées que celles où une réalisation sourde représente /ḍ/ dans la racine de *tayaguḍ* NA de "avoir honte", c'est-à-dire dans les formes factitives et passives, cf. *yassiykaṭ* "il a fait honte"—.[11]

---

10 Après voyelle, c'est la réalisation sonore de la dentale qui apparaît dans le pronom affixe.

11 Nous n'excluons pas que l'accent joue ici un rôle mais il est trop tôt à notre niveau pour dire précisément lequel.

2) La corrélation d'emphase

Comme l'a bien montré D. Cohen à propos de l'arabe (1969), il faut distinguer entre phonèmes emphatiques, phonèmes emphatisants et phonèmes emphatisés. En berbère, seuls deux phonèmes sont considérés comme emphatiques (et emphatisants).

Les phonèmes emphatiques

Les pharyngales /ḍ/ et /ẓ/ sont relativement fréquentes. Ex. *ōḍuf* "fourmi", *aḍih* "odeur", *īḍ* "nuit", *tuḍḍaẓn* "yeux", *yiżżaḍ* "il a attrapé la gale", *taẓa* "lèvre", *oʔẓuẓun* "feu", *yuẓẓāg* "il a étranglé".

Pourtant, les paires minimales sont rares. En voici une pour l'occlusive et, en complément, plusieurs cas où l'environnement n'a aucune raison de jouer un rôle par rapport à l'emphase. Comparer:

— *taʔd* NA de "tendre" à *taʔḍ* "chèvre";
— *īdi* "chien" et *udi* "beurre fondu" à *īḍ* "nuit" et *aḍih* "odeur";
— *yizzey* "il a prêté serment" et *ezziy!* "prête serment!" à *yuẓẓa* "il a tressé" et *aẓẓi!* "tresse!".

Remarquons que, lorsque les deux réalisations emphatiques principales apparaissent dans le même lexème (deux [ḍ], deux [ẓ] ou un [ḍ] et un [ẓ]), cela peut correspondre à plusieurs points de départ différents. Soit il s'agit vraiment de deux phonèmes emphatiques, soit il s'agit d'une emphatique et d'une emphatisée. Généralement il est difficile de trancher, sauf à recourir au comparatisme. Parfois on semble disposer d'une piste, ainsi pour *yuḍyaẓ* "il a marché de nuit" qui serait un composé de DW (*yidde*) "aller" et de Ḍ (*īḍ*) "nuit".

Certaines alternances emphatique ~ non emphatique se produisent dans des formes lexicales qui appartiennent, selon toute vraisemblance, à des racines identiques. C'est le cas notamment de *īdi* "chien" dont le féminin est normalement *tīdiʔd* "chienne" mais dont le pluriel présente une emphatique, cf. *uḍan*. Ce radical lexical est intéressant car il figure justement parmi les deux exemples pan-berbères que S. Chaker a donnés pour illustrer l'instabilité troublante des emphatiques (Chaker 1984b:2618).

Parmi les autres radicaux qui présentent aussi un phénomène d'emphatisation ~ désemphatisation, on a en particulier:

— *tmaẓgūḍ* "oreille", pl. *tməzgən* où l'absence du /ḍ/ va de pair avec la désemphatisation de /m/ et de /z/ (l'alternance existe cependant dans d'autres parlers berbères, y compris en l'absence de /ḍ/, cf. Destaing 1920:205 *ameẓẓuġ*, plus rarement *imezg*);
— *oʔfud* "genou", diminutif *aġoʔfuḍ* et *abbed* "lanière", dim. *aġabbaḍ* — où [ḍ] équivaut, dans les deux cas, à *d* + *t* —;

— *enmuʔd* "forgeron", pl. *enmuʔden*, fém. *tenmuʔḍ* "forgeronne" ([ḍ] < *d* + *t*), pl. *tənmuʔdən*;
— *erebih* "jeune garçon", fém. *taṛbaḍ* "jeune fille" ([ḍ] < *d* + *t*, tandis que [h], sans doute, représente *d* ou *t*);
— *tenfuẓ* "molaire" ([ẓ] équivaut à *z* + *t*), pl. *tənfazən*;
— *toʔmmuḍ* "main et poignet" ([ḍ] < *d* + *t*), pl. *tummaden*.

Ces divers exemples semblent répondre à un cas assez particulier où la variation peut peut-être s'expliquer. En effet la finale est emphatisée alors qu'elle correspond (morpho)phonologiquement à deux dentales. Nous y reviendrons dans la 3e partie.

Les phonèmes emphatisés

Les phonèmes /ḍ/ et /ẓ/ ne sont pas les seules réalisations emphatiques car on trouve, en zénaga comme en "berbère commun", un certain nombre d'emphatisées secondaires. Leur caractéristique est d'apparaître en contexte emphatique. Les phonèmes les plus fréquemment sujets à l'emphatisation sont, en dehors du /s/ déjà évoqué, [m], [f] (et [v]) et [r]. On notera que [b], [l], [n], [š] et [ž] ne semblent pas, à la différence de ce qui se passe dans d'autres parlers, très sensibles au voisinage d'une emphatique.[12] Exemples:

— *yuffuẓ* "il a mâché" où /f/ s'emphatise au contact de /ẓ/ dans toute la conjugaison, cf. l'aoriste intensif (désormais AI) *yitteffaẓ*;
— *yuẓme* "il a pressé" où /m/ ne s'emphatise au contact de /ẓ/ qu'au prétérit, cf. *aẓmi* "presse!" et AI *yiẓamme*;
— *yaṣṣuḍan* "il a compté", *yuẓmaḍ* "il a fermé", *yuẓẓaʔṛ* "il a vu" et *yaẓuʔwaṛ* "il est devenu épais", où /s/, /m/ et /r/ s'emphatisent dans les diverses formes de la racine;
— *eḍaʔṛ* "pied" où /r/ s'emphatise au contact de /ḍ/, mais pl. *ḍaʔren*.

Ces exemples suffiront pour montrer que la diffusion de l'emphase est bien réelle, même si elle dépend dans le détail de divers paramètres, comme en arabe (cf. S. Ghazeli 1981).

Des variantes "phonologisées"?

A côté des exemples précédents où l'on peut clairement identifier les éléments emphatisants — en l'occurrence /ẓ/ et /ḍ/ —, on se trouve confronté au problème des variantes emphatiques qui apparaissent hors de tout contexte emphatisant

---

[12] La variante emphatique de /l/ se rencontre chez FN, en particulier dans *aḷ* "endroit, place" et ses divers composés. Pour notre part nous avons relevé ce terme sous la forme [aʔl] et Y.O. El Bara sous la forme [el].
L'emphatisation du /b/ est rare, cf. cependant [oʔbbey] "esclave" que RB et FN font dériver du radical *ʕabd* emprunté à l'arabe.

(mais le zénaga, là encore, ne se distingue pas vraiment des autres parlers berbères). Dans notre parler, le cas concerne surtout les labiales et le /r/.

Souvent les labiales emphatiques apparaissent au voisinage d'une vélaire:

— *yugṃe* "il est devenu grand", impér. *egṃi*, mais AI *yittəgmi* et *yettᵛessegme* "il a été agrandi";
— *yugẓāh* "il a percé un trou", impér. *egẓi*, mais AI *yigevvāh*;
— *yukf̣e* "il a donné", impér. *ekf̣i*, mais *yettᵛekfe* "il a été donné";

D'autres cas sont moins évidents:

— *yef̣ᵛih* "il a partagé" mais *amuftᵛih* "partageur" et *yettᵛeftᵛāh* "il a été partagé";
— *yeṃṃih* "il est mort" mais NA *tmettent* "(la) mort" et AI *yitmetteh* "il meurt";
— *ṃelliy* "blanc", mais *yemmilley* "il est devenu blanc";
— *šeṃuṃ* "amer", mais NA *tešmimt* et *yešmem* "il a rendu amer";
— *yuṛāh* "il a vaincu; il a augmenté", par opposition en particulier à *yāreh* "il a dicté".

Le fait que l'emphase ne se maintienne pas dans toutes les formes de la racine n'est pas très surprenant après ce que nous avons vu précédemment. On notera cependant l'influence, plus nette encore semble-t-il, de l'environnement vocalique: la présence de /u/ (ou /ū/) pourrait bien expliquer l'essentiel des cas d'alternances.

En ce qui concerne l'apparition même de l'emphase (et l'opposition, par ex., entre *ṃelliy* "blanc" et *milliy* "grosse fourmi"), plusieurs explications sont envisageables (trace d'un ancien contexte emphatisant, présence d'une ancienne labiovélaire, valeur expressive de l'emphase,[13] ...) et méritent d'être explorées ultérieurement.

3) Les laryngales

Ici le zénaga s'éloigne quelque peu du "berbère commun".

La sourde

Dans le parler de notre informateur, le [ʔ] est extrêmement fréquent. Il en est de même dans l'ouvrage de FN et, dans une mesure beaucoup plus limitée, dans celui de RB. Ce [ʔ] n'apparaît cependant ni à l'initiale, ni en finale — à l'exception semble-t-il de l'expression d'existence, [yaʔ] et ses quelques formes conjuguées —.

Il se rencontre donc généralement dans deux types de syllabes, soit en syllabe fermée, non finale, du type (C)VʔC-, soit en syllabe doublement fermée, finale ou

[13] S. Chaker (1984b:2618) semble accorder beaucoup d'importance à cette piste.

non, du type (C)VʔC, ex. [iʔy] "bras", [weʔrt] "lionne", [toʔffukt] "soleil", [eyaʔxtᵛ] "intelligence". Dans les deux cas, il semblerait que la voyelle qui le précède soit toujours courte (à l'exception peut-être du cas de [õʔ] < /awʔ/).[14]

Cette laryngale n'étant pas attestée, de manière générale, dans les autres parlers berbères, la question de son statut et de son éventuelle origine se pose. La réponse n'étant pas simple, voyons d'abord quelques paires minimales qui permettront de mieux asseoir son statut de phonème.

— *wer* "ne... pas" (négation) et *weʔr* "lion";
— *yuger* "il s'est levé (pour un astre)" et *yuʔger* "il a volé";
— *yugem* "il a puisé (avec qqc)" et *yuʔgem* "il couru";
— *yuġreš* "il est sûr" et *yuʔreš* "il a égorgé";
— *uwān* "ils ont répondu" (pl. de *yuwāh*) et *uwaʔn* "ils ont frappé" (pl. de *yuwah*);
— *uġyān* "ils ont attendu" (pl. de *yuġyāh*) et *uġyaʔn* "ils sont chers" (pl. de *yuġye*).

On peut donc éliminer quelques pistes: [ʔ] n'est ni une variante libre (susceptible de commuter avec le Sa zéro), ni une variante libre de [ġ], ni une variante libre de l'allongement vocalique ([Vʔ] ≠ [V:]) — en tout cas pas toujours —. Diachroniquement, cependant, aucune de ces trois causes n'est à éliminer.

Dans les données fournies dans FN ou par comparaison avec celles recueillies par Y.O. El Bara, il arrive en effet — surtout dans le lexique proprement nominal — qu'un même mot se présente avec une voyelle longue ou avec une brève suivie d'une glottale. Ex. [eyiʔm] "chameau", pl. [iʔymen], fém. [teyimt], pl. [tiʔymən], transcrits par FN (1953: 153) *ayīm*, pl. *ummən*, fém. *teyimt* et par Y.O. El Bara (communication personnelle), *ayyim*, pl. *aymen*, fém. *teyyimt*.

Ces divergences (très limitées par rapport aux convergences) sont les indices probables d'une variation dialectale, mais ils peuvent aussi illustrer la dynamique interne au zénaga, responsable d'au moins une partie des [ʔ].

On notera en particulier que, chaque fois qu'un radical se termine par une voyelle finale (en particulier si l'ajout de l'appendice [h] est exclu), la laryngale sourde apparaît en cas d'adjonction d'un suffixe. Nous avons déjà donné l'exemple du suffixe *-n* de 3ᵉ pers. masc. pl. (cf. *uġyaʔ-n*), mais cela se vérifie aussi bien dans la morphologie nominale que dans la morphologie verbale, cf. *īdi* "chien" et *t-īdiʔ-d* "chienne". Dans tous ces cas il semble difficile d'éliminer à priori l'hypothèse d'une ancienne voyelle longue, susceptible de représenter une

[14] Sur ce point particulier, voir Taine-Cheikh & El Bara (1997).

radicale consonantique ou, plus vraisemblablement encore, une radicale semi-consonantique.[15]

Par ailleurs, comme cela a déjà été relevé par le passé par RB, la laryngale sourde du zénaga correspond très souvent à *ġ* (ou *qq*) dans les autres parlers berbères. Voici quelques exemples choisis parmi les radicaux attestés dans les différents parlers berbères:

— [iʔf] "tête", Ouargla *iġəf*;
— [iʔsi] "os", Ouargla *iġəs*, Foucauld (1952) *éṛes*;
— [iʔrʰ] "épaule", Destaing (1920: 114) et Dallet (1982: 623) *iġir*;
— [toʔṛuḍ] "omoplate", Dallet (1982: 625) *aġṛud* "grosse épaule";
— [iʔy] "avant-bras", Destaing (1920: 45) *iġil*;
— [yaʔme] "il s'est assis", Dallet (1982: 614) *qqim* "rester";
— [yaʔn] "il a attaché", Lanfry (1973: 295) *eqqən*;
— [aʔžiy] "âne", fém. [taʔžil] — ḥassāniyya *aġžəl* "ânon" — et *aġyul* dans tous les parlers berbères du Nord (Chaker 1984a: 656-7);
— [yəlle] "il a léché" mais pl. [yəllaʔn], Destaing (1920: 168) *elleġ*.

Le dernier exemple montre qu'au moins certains [ʔ] finaux semblent correspondre à l'amenuisement d'une vélaire.

Signalons pour finir un exemple où l'amenuisement semble s'être poursuivi jusqu'au bout, le cas de "cuisse" (Foucauld 1952, *taġma*) qui au sg. a perdu toute trace du [ʔ] dans ses formes actuelles: [temeʰ] pl. [ətmoʔwən], Y. O. El Bara (communication personnelle) *teme*, mais FN (1953) *taʔma*, pl. *tumuʔwən*.

La sonore

Si [h] a un statut de phonème, cela ne peut être qu'un statut marginal. En finale, où il est fréquent, sa présence n'est souvent pertinente que par opposition à un [ʔ] virtuel et il disparaît dès qu'il y a ajout d'un suffixe. Il arrive que le [h] final soit moins facultatif. C'est notamment le cas, semble-t-il, lorsque le [h] représente un /t/ comme dans *tikših* "ovin-caprin". L'amenuisement de *t* en *h*, fréquent dans certains parlers berbères (cf. Chaker 1995:12-13), n'est cependant pas de règle en zénaga.

En dehors de ces cas, il ne se trouve que dans une série très limitée de mots. En général il semble s'agir de mots d'origine étrangère, y compris pour des mots qui semblent très bien intégrés à la langue et au lexique du zénaga: ainsi [gehūh] "hyène" qui est considéré d'origine wolof (cf. RB 1909: 128 et FN 1953: 149), [yenheh] "il a interdit" (de l'arabe NHY), [enhuḍ] "émir, roi" et [yenhaḍ] "il a

[15] Cela semble d'autant plus facilement envisageable que les emprunts faits par le ḥassāniyya au zénaga présentent des terminaisons finales en *-ū* (en accord avec le témoignage de RB), là où le zénaga actuel a *vʔd*, cf. Taine-Cheikh 1998.

ordonné (à ses protégés, ses inférieurs)" (peut-être dérivés de l'ar. NHḌ). Il est possible cependant que [h] se trouve aussi dans des mots qui ne sont pas des emprunts, tels [yahaḍ] "pouvoir".

4) Les consonnes d'arrière peu fréquentes

On sait que le "berbère commun", comparé à d'autres langues du groupe chamito-sémitique (et notamment à l'arabe), est relativement pauvre en consonnes de l'arrière-bouche. Nous allons voir que c'est effectivement le cas en zénaga et qu'il s'agit presque toujours d'emprunts.

La vélaire sonore

Le *ġ* est la seule réalisation qui soit véritablement de quelque fréquence et cela bien que le *ġ* des autres parlers berbères correspond avec une grande régularité au /ʔ/ du zénaga, comme nous venons de le montrer. Plusieurs cas de figure nous semblent devoir être évoqués pour expliquer la situation actuelle.

D'une part, nombreux sont les termes présentant un [ġ] qui peuvent être rapprochés de l'arabe, tels [yuġye] "il est devenu cher" (de l'ar. ĠLY), [yuġne] "il est devenu riche" (de l'ar. ĠNY), [yuġre] "il a lu" (de l'ar. QRʔ) et [yuġḥey] "il a accepté" (de l'ar. QBL) ou — même si c'est de manière plus douteuse — [yuġyāh] "il a attendu" (de l'ar. RŽY, cf. RB 1909:264) et [yuġyed] "il a oublié" (de l'ar. XLY selon RB 1909:15/152 et FN 1953:348, qui s'appuient surtout, il est vrai, sur la forme *ar'dji* "négligent").

D'autre part, on trouve un certain nombre de radicaux qui semblent bien d'origine berbère. Comparer, en particulier:

— [yurġah] "il est devenu chaud", *turuġd* "braise" à Destaing (1920: 45) *tirgin* et Ourgla *tirrixt* (RĠ) "braise";
— [yuġme] "il a teint, il a mis du henné" à Dallet (1982: 614) et Destaing (1920: 275) *ġem* "teindre".

Ce dernier exemple, qui fournit une paire minimale avec [yugme] "il est devenu grand", montre que [ġ] et [g] peuvent se rencontrer exactement dans le même contexte. Cela semble contredire absolument l'hypothèse de [ġ] comme la variante spirantisée de /g/ ainsi qu'on la trouve dans un certain nombre de parlers berbères. En fait, une position plus nuancée semble possible, à savoir qu'on aurait tantôt une spirantisation non prévisible[16] tantôt une spirantisation régulière — cas de *turuġd* ou *taġzəl* "rein", pl. *tuġzeyn* (Dallet 1982: 282 *tiggezzelt* et Destaing 1920: 245 *tigzzelt*) que nous étudierons dans la 3e partie —. Une autre solution, plus satisfaisante peut-être pour l'esprit mais très hypothétique (dans l'état de recherche actuel), serait d'envisager les deux cas de figure

[16] Cette spirantisation partielle de /g/ en [ġ] permettrait notamment d'expliquer la formation des diminutifs, selon une hypothèse actuellement à l'étude.

(maintien de *ġ* ou amenuisement de *ġ* en [ʔ]) comme les évolutions de deux phonèmes différents. On aurait alors d'une part les réalisations de l'ancien *ġ* (passées à [ʔ]) et d'autre part celles de l'ancien *q* (maintenues telles quelles ou passées à *ġ*). C'est un point de vue qui pourrait se défendre au regard des données internes du zénaga (voir ci-dessous le problème du *q*), mais qui a l'inconvénient de supposer l'existence de deux phonèmes en "berbère commun" clairement établie, ce qui n'est pas le cas.[17]

La vélaire sourde

L'hypothèse de l'occlusive vélaire comme source de la réalisation fricative est confortée par le cas du verbe "craindre" qui se dit en zénaga *yaxšuḍ* et semble avoir pour radical, dans les autres parlers berbères, une forme dérivée de KSḌ. La réalisation [x] étant très rare en berbère, il était important d'établir qu'au moins dans un cas la fricative pouvait s'analyser comme une variante spirantisée du phonème /k/.[18] On peut penser que la spirantisation de la vélaire est favorisée par la présence subséquente de la chuintante (voir aussi *aʔfaxši* "fusil") mais on notera le contre-exemple de tikših "ovin-caprin".

Un autre exemple incite par ailleurs à retenir une seconde origine possible, celle de [x] comme variante sourde de /ġ/ (noter ici le contact de la sourde subséquente /t/). En effet le terme *yaxteš* "il a coupé" a pour correspondant en touareg la forme *ghatas* (Prasse/agg-Albosṭan 1985:59).[19]

L'uvulaire

Le [q] est très rare en zénaga. En général, c'est plutôt la réalisation vélaire qui est attestée pour représenter l'uvulaire occlusive des emprunts à l'arabe, cf. les exemples précédemment donnés de [yuġre] "il a lu" (ar. QRʔ) et [yuġbey] "il a accepté" (ar. QBL) On la trouve cependant dans quelques racines comme NQṬ, en zénaga *yunqad* "il a mis des points" et *tanqud* "point", pl. *tanqudən*, ou QWY, dans *aqwah* "fort" et *taqweh* "force".

Par ailleurs, il existe quelques occurrences de [q] dans des lexèmes d'origine berbère, mais comme elles semblent toujours liées à la corrélation de tension, nous les étudierons dans la 3è partie.

---

17 Cf. notamment, dans *Les langues dans le monde ancien et moderne*, D. Cohen (1988:12, problème de ġ et q) et L. Galand (1988:215, problème de *ġ* et ġ^{w}, *q* et *q*^{w}).

18 Ce fut chose faite à l'occasion de mon intervention à la Société de Linguistique, en mai 1998, où S. Chaker, rejetant la possibilité que la forme [yaxšuḍ] puisse venir de l'arabe, y reconnut la forme berbère.

19 La réalisation [x] est bien sûr représentée dans des lexèmes d'origine arabe comme [yuxser] "il a gâté".

Les pharyngales

Les deux pharyngales ne semblent pas attestées en dehors de racines d'origine arabe, même si l'emprunt n'est pas toujours évident. Notre informateur, après avoir passé en revue les cas possibles d'exception, leur a tous trouvé une source arabe probable (sauf pour *ḥam* "si"): *yessumḥāh* "il a effacé" (ar. MḤY, hass. *mṣaḥ* "il a essuyé, effacé"), *yaḥneteh* "il a parjuré" (ar. ḤNṮ), *yaḥbeže* "il a échoué" (ar. ḤBṮ), *yaḥbaḍah* "il est tombé en avant" (ar. ḤBḌ), *yessūḥey* "il a donné du souci" (ar. WḤL, hass. *waḥḥal*) et même *aʔdʸi* "aigle" (ar. *ʿaduw* "ennemi", hass. *əʿdu*).

Le statut des pharyngales en zénaga est donc conforme à ce qu'on sait du "berbère commun".

5) Les palatalisées

La sourde

Le [tʸ] joue un rôle important dans la morphologie du zénaga, d'où les oppositions régulières comme AI actif [yəttaʔgər] "il vole" et AI passif [yəttʸaʔgər] "il est volé". En dehors de ce cas, on a une autre paire minimale, cf. [eṭtih] "couscous" et [eṭtʸih] "partage en deux!".

A travers l'exemple de cette racine, cf. [yeṭtʸih] "il s'est partagé en deux", [uftʸih] "part" (Fouc. *tafoult, tifoul* "part"), de celle de [yətʸše] "il a mangé" et [ətʸši] "langue" (Dallet *iles*) ou encore des emprunts à l'arabe comme [etʸfežġa] "marabout" (de l'ar. *al-faqīh* "le juriste"), il semblerait que [tʸ] soit souvent issu de *l* au contact de fricatives comme *š* et *f*.

D'autres exemples échappent à cette explication, ainsi [yittʸem] "il est entré", à comparer avec Dest. *ekšem*. Il pourrait alors être préférable, ici, de partir des autres dialectes du zénaga où [tʸ] (mais peut-être est-ce [dʸ]) semble alterner avec [tš], cf. RB (1909: 139) *etch* "manger", *etchem* "entrer" (*tch* semble considéré par RB et FN comme un son unique).

Quelle que soit l'explication diachronique — phénomène de contact, spirantisation ou combinaison des deux —, le statut phonématique de la réalisation [tʸ] ne nous semble pas contestable, pas plus d'ailleurs que celui de [dʸ].

La sonore

Le *dʸ* joue également un rôle important dans la morphologie du zénaga. En effet la particule *ed* "si", qui connaît une variante *edd* — à l'origine par assimilation régulière du préfixe *t-*, cf. [ed + toʔgər] > *eddoʔgər* "si elle a volé / si tu as volé" — donne une palatalisée au masculin par contact avec le préfixe *y-*, cf. [edd + yoʔgər] > *eddʸoʔgər* "s'il a volé".

Dans les autres occurrences, il n'est pas facile d'expliquer l'origine de cette palatalisée, cf. *yiddʸe* "il a laissé" (Ouargla *əžž*, chleuh *ažž*), *ežiddʸaḍ* "gale"

(kabyle *ajejjiḍ*, touareg *ahiooḍ*), *težəddʸegt* "guérison" (chleuh *žži* "guérir") et plus encore *idʸ* "homme".

Il n'est pas inintéressant de signaler, cependant, que le *dʸ* de mon informateur correspond, chez d'autres locuteurs (notamment chez les Owlâd Deymân), soit à *dʸ* soit à *dᶻ*. Rapprochée de *egg* (Ghadamès), la forme *yiddᶻe* de "laisser" peut alors nous conduire à l'hypothèse d'une vélaire ou du contact d'une vélaire avec une dentale.

La nasale

Là encore, le parler des IdābLəḥsen pourrait présenter quelques particularités par rapport aux autres parlers car, conformément à ce qu'avançait FN (1953:15), nous n'y avons pas trouvé beaucoup de [ñ] alors qu'il s'agirait d'une variante fréquente en zénaga. Chez notre informateur, le /ñ/ est en tout cas un phonème rare, dont la présence est cependant attestée dans toutes les formes verbales et pronominales de féminin pluriel. Cela justifie, nous semble-t-il, le statut que nous lui attribuons, bien que nous n'ayons pas de paire minimale parfaite (la palatalisation, marque du féminin, s'accompagnant toujours d'un changement de voyelle brève), cf. *yugrāyden* "ils ont entendu" et *yugrāy-dəñ* "elles ont entendu".

6) Les semi-consonnes

Notre propos n'est pas, ici, d'étudier toutes les réalisations des semi-consonnes, y compris dans leurs alternances avec les réalisations vocaliques. Nous voudrions seulement souligner leur fréquence et, au moins pour /y/, leur attestation dans toutes les positions. En effet, à la différence de /w/ (et pour des raisons qui s'expliqueront ci-dessous) /y/ est très fréquent en finale. Cf. la différence entre *yugeɣ* "il a accroché" et *yugye* "il a passé la journée" (hass. GYL).

3. Second inventaire des phonèmes du zénaga

Laissant de côté les réalisations rares, nous allons maintenant nous consacrer à l'étude de la troisième grande opposition qui traverse tout le système phonologique berbère, celle qu'on appelle la corrélation de tension ou de longueur. "Toute consonne peut être articulée avec une tension musculaire normale ou forte, ce qui crée une opposition entre consonnes non tendues et consonnes tendues notées ici au moyen de la majuscule" (Galand 1988:215). Historiquement, (et morphophonologiquement, nous semble-t-il), les consonnes dites "tendues" correspondent, soit à la rencontre de deux consonnes identiques (ou suffisamment proches pour qu'une assimilation soit possible), soit à une consonne doublée ou allongée (selon des règles morphologiques ou lexicales).

A l'exception de O. Ouakrim qui considère qu'il existe à la fois des consonnes tendues /C*/ et des consonnes géminées (ou plutôt longues /C:/) — la distinction étant portée par une variabilité de longueur dans la voyelle précédente — (cf.

Ouakrim 1994), les diverses études basées sur la phonétique tendent à montrer que la différence entre les deux séries repose moins sur des différences de longueur que sur des différences de tension. Ce point de vue, argumenté à nouveau par L. Galand (1997) dans un article récent, a été développé essentiellement pour rendre compte des données du berbère du Nord. Aussi, lorsque l'auteur traite de la position médiane, fréquente surtout en touareg, n'écarte-t-il pas totalement la possibilité qu'on ait une répartition de la consonne longue entre deux syllabes.

D'après nos données, nous avons en zénaga une situation intermédiaire entre le berbère du Nord et le touareg:

— en position médiane, opposition simple ~ géminée (avec frontière de syllabe passant entre les deux consonnes), d'où une notation phonétique du type cc;
— en position interne après laryngale (et en finale s'il y a opposition), opposition normale ~ tendue, d'où une notation phonétique du type C;
— en position interne après voyelle longue, opposition simple ~ géminée ou normale ~ tendue;
— en début de mot, selon les consonnes, soit opposition simple ~ géminée (géminée précédée au moins d'un schwa), soit opposition normale ~ tendue (tendue qui se simplifie toujours en normale) se transformant en opposition de deux phonèmes brefs distincts.

Dans le tableau suivant, où nous reprenons la notation proposée par L. Galand, sont en gras les phonèmes pour lesquels l'opposition de gémination (de tension) existe et mérite d'être commentée.

	Labial.	Dent.	Emph.	Palat.	Vél.	Uvul.	Glot.
NON-CONTINUES							
Orales	b-B	t-T **D**	**Ḍ**		k-K g-G	**Q**	
Liquide		**L**					
Nasales	m-M	n - N					
STRIDENTES		**S** z-Z	**Ẓ**	**š**-Š **Ž**	**ǵ**		
NON-STRIDENTES							
Fricatives	f-F	(θ) **ð**	**θ** **ð̣**	**z̄**			
Palatalisées		ñ - Ñ		tʸ-Tʸ Dʸ			
Rhotique(s)		r - R					
GLIDES	w			y			? h

Nous commencerons par les phonèmes pour lesquelles la corrélation est simple, c'est-à-dire lorsque l'opposition brève ~ longue est uniquement (et selon la position dans la syllabe) une différence de géminée à simple ou de tendue à normale. Nous verrons que cette opposition semble se neutraliser dans certains cas. Dans la mesure du possible, nous puiserons nos exemples dans la conjugaison,

qui fournit des paradigmes plus réguliers et dans laquelle la différence entre les deux temps principaux (prétérit et aoriste intensif, dorénavant P et AI) est très souvent portée par la gémination d'une consonne radicale.

Puis nous continuerons par les corrélations plus complexes, celles où l'opposition de tension se double (partiellement ou presque totalement) d'une différence de mode d'articulation et, très souvent, d'une différence de sonorité. Dans toutes les positions, l'opposition de longueur est alors phonologiquement pertinente, qu'elle soit marquée par la gémination, par la tension ou par un autre moyen (spirantisation et/ou palatalisation).

Enfin nous terminerons par les cas où la corrélation de tension est difficile à établir ou inexistante.

1) Corrélations simples

a) **b** ~ **B**: [yuṛbaθ̣] "il a diminué", AI [yiṛabbaθ̣] (voir aussi sous 4).
b) **k** ~ **K**: [yesker] "il a fait", AI [yissekker] (voir aussi sous 4).
c) **g** ~ **G**: [yige] "il a mis", AI [yittegge]; [towgəL] "canine", [towggeL] "vieille femme".
d) **m** ~ **M**: [yugmeš] "il a noué", AI [yigemmeš].
e) **n** ~ **N**: [yufnaθ̣] "il a diminué", AI [yivennaθ̣].
f) **f** ~ **F**: [yitfer] "il a une dette", AI [yitteffer].
g) **š** ~ **Š**: [yeštəð] "il est devenu mince", [yeššəšteð] "il a rendu mince"; [šūð̣] "souffle!", [yeššāð̣] "il a soufflé" (voir aussi sous 3).
h) **r** ~ **R**: [yuġreš] "il est sûr", AI [yiġarreš].
i) **tʸ** ~ **Tʸ**: [yištʸeg] "il a caillé (pour le lait)", AI [yišettʸeg].
j) **ñ** ~ **Ñ**: [nəhnaʔñeð] "elles", [əÑān] "fils / fille (de)".

Remarque: En finale, les différences de tension semblent soit inexistantes (cas des occlusives), soit peu pertinentes (cas des fricatives). Ainsi [ewuŠ] "aide!" où la tendue alterne tantôt avec une normale, tantôt avec une géminée, cf. [yuweš] "il a aidé", pl. [yuwuššen].
Après glottale, nous avons relevé des différences de tension. Cf. [oʔbih] "fumée" et [aʔBeð] "courroie", [yeʔfur] "il a guéri" et [oʔF̣uð] "genou", [iʔmi] "assois-toi!" et [taʔMert] "barbe", [yiʔne] "il a tué" et AI [yaʔNe].
Enfin, en début de mot, les consonnes longues semblent réalisées comme des géminées, sauf dans le cas de /Š/ (cf. [šūð̣] et [yeššāð̣]).

2) Corrélations avec alternance simple

a) **ð** ~ **D**

Le phonème simple correspondant à /D/ se réalise comme une spirante sonore [ð], cf. /ð/: [yūðeg] "il a mouillé", /D/: AI [yāddeg].[20] En finale, /ð/: [eneffuð] "assoiffé", /D/: fém. [teneffuD].

b) **ḍ̣** ~ **Ḍ**

Le phonème simple correspondant à /Ḍ/ se réalise comme une spirante emphatique sonore [ḍ̣], cf. /ḍ̣/: [yuṛḍ̣ey] "il a prêté", /Ḍ/: AI [yiṛaḍḍey]. [tuḍḍayn] "yeux". En finale, /ḍ̣/: [ameżżuḍ̣] "galeux", /Ḍ/: fém. [tameżżuḍ̣]. [tuḍ̣] "oeil".

c) **θ̣** ~ **Ẓ**

Le phonème simple correspondant à /Ẓ/ se réalise comme une spirante emphatique sourde [θ̣], cf. /θ̣/: [yaṛθ̣a] "il a cassé", /Ẓ/: AI [yiṛaẓẓa]. En finale, [θ̣]: [amvennəθ̣] "qui a l'habitude de diminuer", /Ẓ/: fém. [temvennəẓ̣].

d) **z̄** ~ **Ž**

Le phonème simple correspondant à /Ž/ ne se réalise pas comme la stridente [ž] mais comme une non-stridente que nous avons transcrit z̄. /z̄/: [yiz̄ber] "il a précédé", [yiz̄ebber] AI "il devance", /Ž/: [yižżeg] "il a guéri". En finale, [aməddəz̄] "pileur" mais fém. [temədd̄əZ] (Z pour Ž).

e) **y** ~ **L**

Le phonème simple correspondant à /L/ se réalise comme une semi-consonne [y]. Cf. [yəz̄yeh] "il a jeté" mais AI [yiz̄elleh]; N.A. [uyi], mais [elli] "lèche!"; [iyəm] "peau", mais pl. [ellammūn]; [ūy] "coeur" mais pl. [ellūn]. En finale, [emegwiy] "qui a l'habitude de s'accrocher" mais fém. [temeguL].[21]

Remarque: Dans les quatre premiers cas, il faut noter que certains contextes bloquent la spirantisation. Ces contextes sont souvent les mêmes d'un parler berbère à un autre et d'une consonne à une autre, mais ils peuvent aussi varier dans le détail (cf., pour le kabyle, Allaoua, 1994). Ainsi, après *n*, trouve-t-on [d] pour /ð/, cf. [yinder] "il a flambé", [ḍ̣] pour /ḍ̣/, cf. [yeymanḍaṛ] "il est beau", mais [θ̣] pour /θ̣/, cf. [yanθ̣uθ̣] "il a eu honte". Quant à la nasale *m*, elle ne semble jamais bloquer la spirantisation, cf. [ð] de [amðeggər] "qui a l'habitude de dessiner", [θ̣] de [amθ̣uθ̣un] "partageur", [z̄] de [amz̄əlli] "qui a l'habitude de jeter".

---

[20] Les emprunts à l'arabe peuvent cependant faire exception à la règle, cf. [yeððeneh] "il a fait l'appel à la prière".

[21] Si /Y/ avait quelque fréquence, il faudrait poser /Y/ et /L/ comme deux phonèmes distincts et considérer qu'il y a neutralisation de l'opposition /l/ ~ /y/. Ici on peut hésiter car les occurrences de [Y] sont pratiquement inexistantes: [neyyuʔn] "un", [yeyyiye] "il est né" et [yuġayyeb], AI de [yuġyeb] "il a été étourdi" — mais il s'agit d'une racine empruntée à l'arabe (ĠYB).

Après laryngale, il n'y a pas blocage de la spirantisation. Par contre, il peut y avoir, comme à l'initiale et à la finale, simplification de la tendue. Ex. de paire minimale illustrant un de ces cas: /ð/ de [taʔð] "elle a tendu" s'opposant à /D/ de [taʔd] (variante de [taʔeðt]) NA de "tendre". Ainsi encore, dans un même radical, peut-on avoir tantôt [z̄] et tantôt [ž], cf. [aʔz̄ewen] "vent" et son pluriel [uʔžeyen].

A l'initiale, certaines tendues se simplifient, cf. /ð/: [ðeggəren] "ils décorent" et /D/: [derġuy] "borgne"; [θ]: [θūθəg] "sourd" et /Ẓ/: /ẓuθuð/ "rends doux (au goût)!"; d'autres comme /Ž/ et /L/ sont toujours réalisées comme des géminées.

3) Corrélations complexes

a) **š ~ S**

Nous avons vu précédemment que beaucoup de *s* des autres parlers berbères correspondaient, en zénaga, à des *š*. En fait il faut préciser que la palatalisation de la sifflante ne concerne pratiquement que le phonème simple (on notera que [tešši] "vache", qui comporte une géminée en zénaga, n'en a pas ailleurs). Donc, si l'on met de côté les quelques exceptions où *s* apparaît en zénaga — cas qui s'expliquent par différentes raisons, semble-t-il, mais surtout pour des raisons diachroniques et de combinatoire—,[22] on peut dire que la règle générale, dans ce parler, est la neutralisation de l'opposition s ~ š.

Les cas d'alternance entre /š/ et /S/ sont par contre extrêmement nombreux et ne connaissent pas de contre-exemple. Ex.: [yukšer] "il est descendu" mais AI [yikesser], [yiʔše] "il a acheté" mais AI [yaʔSe], [amaġūš] "balayeur" mais fém. [tamaġūS], [əvuʔš] "main" (Dallet *afus*) mais pl. [uvessen].

En position initiale, la seule opposition semble être entre [š] et [s], cf. [šeðið] "mince" et [sentaʔn] AI "ils commencent", donc entre /š/ et /S/ car [s] est une variante de /S/ (cf. sg. [yissente] "il commence").

L'opposition š ~ Š est par elle-même très peu productive en zénaga, car il semblerait que la gémination de *š* soit très fréquente, voire systématique, en position intervocalique. Nous considérons cependant, vue la fréquence très élevée de *šš* d'une part et vue la paire minimale donnée ci-dessous d'autre part, que la neutralisation de l'opposition s ~ š ne concerne que la consonne simple. S ~ Š: [yiššer] "il s'est mélangé" et [yisser] "il s'est voilé" (de l'ar. STR).

b) **t / ð / h ~ T**

Le phonème simple correspondant à /T/ ne se réalise pas toujours comme une occlusive dentale sourde, notamment par neutralisation de l'opposition /t/ ~ /d/ dans certains contextes.

[22] La sifflante ne semble pas se palataliser devant *k* et, en partie seulement, après *n*, cf. [əsker] "ongle" (Fouc. *ésker*) et [tensekt] NA de [yinše] "il a passé la nuit".

Dans les racines suivantes, /t/, réalisé [t], est attesté au prétérit et /T/ se rencontre dans le formes de l'AI: [yufteg] "il a défait", AI [ifetteg]; [yənte] "il a piqué", AI [yinette]; [yaxteš] "il a coupé", AI [yixatteš]; [yiktey] "il a continué", AI [yikettey].

A l'intervocalique, cependant, [t] est très rare: [tāt̄ən] "brebis", pl. irrégulier de [tīyih]. Il semblerait que [t] ait alors pour variante combinatoire la spirante sonore, cf. [eðeri] "étoile" (Dallet *itri*) et [yiðeffe], AI de [yitfe] "il s'est renversé".

En finale il arrive qu'on trouve /T/, notamment lorsque la terminaison féminine assimile une radicale dentale (ou, peut-être, une radicale semi-consonantique). Cf. [təT] (souvent réalisé [tət]) "vérité" (Ouargla *tidət*); [tuweT] "(un) aboiement", sg. de [ešuwih] NA d'"aboyer" ; [tegθiT] "fille", fém. de [egθih]. Cependant, les réalisations de la terminaison féminine sont le plus souvent [t] ou [ð]. On a par exemple [t] après nasale, cf. [teyimt] "chamelle", après l'occlusive vélaire sourde, cf. [teysekt] NA de "paître",[23] mais [ð] après [ʔ], cf. [tīðiʔð] "chienne". Plus rarement /t/ final, après voyelle, se réalise [h], dans les NA comme [ešuwih], [tgeybeh] "rage" ou [terðeh] "lessive",[24] mais aussi dans des noms masculins comme [egθih] "fils" et [erebih] "garçon".

A l'initiale, la réalisation [t], très fréquente, semble la seule admise, tant pour /t/ que pour /T/. Il y a donc neutralisation de l'opposition.

f) **z / θ ~ Z**

En général le phonème simple correspondant à /Z/ se réalise comme une stridente sonore [z]. Cf. /z/: [yizge] "il a pris", [yizger] "il a germé", /Z/: [uzzey] "fer", [yizzey] "il a juré". Cependant la réalisation [z] de /z/, qui n'apparaît pas dans certains contextes (à l'intervocalique notamment), semble alors avoir pour variante combinatoire la dentale sourde spirante.[25] En effet [θ], variante de /z/, apparaît régulièrement en attaque de syllabe: cf. [yiθegge], AI de [yizge]; [yiθegger], AI de [yizger]; [uθiy], NA de [yizzey].

Les cas de [yiθweg] "il s'est exilé"[26] et de [yiθreg] "il a apporté l'eau du puits" semblent faire exception. Notre hypothèse n'en est pas forcément invalidée, ce-

[23] Signalons le cas particulier de *g* qui se spirantise au contact d'un /d/ radical (cf. [turuġð] "braise") et parfois avec le [ð] de la terminaison féminine ([-gt] et [-gəð] sont les deux réalisations régulières), cf. [tbeyðaġð] "objet de couleur bleue".

[24] Il est possible que certains noms d'action soient particulièrement conservateurs.

[25] Du moins chez notre informateur car FN donne des formes en *z* là où nous avons des *θ*.

[26] L'exemple du verbe [yiθweg], probablement emprunté à l'arabe (cf. hass. *zâg* "il s'est exilé", ZWG) a l'avantage de confirmer que la spirante sourde, en zénaga, a beaucoup plus de rapport — contrairement à ce qu'on aurait attendu — avec la sifflante sonore *z* qu'avec la dentale sourde *t*.

pendant, car les consonnes /w/ et /r/ sont certainement susceptibles, elles-aussi, d'être des centres de syllabe, comme les voyelles.

Le cas de [taġθəL] "rein" est différent. Il s'agit là, très vraisemblablement, de la spirantisation conjointe de *g* et de *z* en contact (spirantisation comparable à celle de *g* + *d* dans [turuġð]).

[θ], réalisation de /z/, est fréquent à l'initiale, où il s'oppose à la réalisation géminée de /Z/. Par contre, il est rare après [ʔ], où il est susceptible de s'opposer à la réalisation tendue de /Z/ ou à sa variante simplifiée, cf. [oʔZuf] / [oʔzuf] "long".

4) Corrélations problématiques

a) **w ~ B**

La semi-consonne ne semble pas connaître de réelles oppositions simple ~ géminée ou normale ~ tendue. En général les verbes à 2ème radicale W ne font donc pas leur AI par gémination de cette radicale. Cependant, dans une proportion importante de radicaux, on trouve une alternance [w] ~ [bb]. Cf. [yirweh] "il a remué", AI [yirebbeh], NA [erewih] / [erebbeh]; [yigwah] "il a beuglé (bovin)" et AI [yigebbeh]; [yinwe] "il a mûri", AI [yittənwi] / [yinebbe] et NA [enebbi]; [yuweš] "il a aidé", NA [aʔwəš] / [ebbeš], [enebbeš] "serviable".

Cette alternance ressemble à l'alternance y ~ L étudiée précédemment, mais elle ne présente pas la même régularité et la même systématicité (pas d'alternance en finale, par exemple). Elle est attestée également dans les autres parlers berbères, sous une forme qui rappelle tout à fait les faits du zénaga, et on a tendance à considérer que l'occlusive longue constitue un renforcement de la semi-consonne. Cette hypothèse est vraisemblable, mais on peut aussi penser que *w* est souvent le produit de l'amenuisement d'une occlusive bilabiale ou vélaire.[27] Les preuves de la faiblesse de /b/ en berbère ne manquent pas, cf. [yišbe] "il a bu" comparé au kabyle *sew* et au touareg *esou*).

b) **g ~ Q**

L'alternance /ġ/ ~ /Q/ est probable — elle est fréquente en berbère et de règle en ḥassāniyya —, mais vraisemblablement en train de disparaître. D'une part, il est clair qu'on n'a jamais de tendue ou de géminée fricative correspondant à /ġ/. D'autre part, l'uvulaire apparaît toujours dans les radicaux de base (si l'on peut appeler "radical" la partie commune à l'aoriste, à l'impératif et au prétérit) où /q/ est géminée. Cf. [yuqqay] "il a regardé" (Ouargla *əqqəl*, QL) [yaqquffeh] "il s'est mis en colère", [yaqquye] "il est (devenu) très salé". Le problème vient du fait

[27] En zénaga l'alternance *w* ~ *K* n'est attestée que dans un cas ([yuwah] "il a frappé", AI [yukkaʔ]) mais elle est fréquente, comme celle de *w* ~ G, dans d'autres parlers berbères. Cela nous ramène au problème des vélaires labialisées en berbère qui dépasse notre propos ici.

que les formes dérivées de ces radicaux tendent à présenter une uvulaire même dans les cas où il n'y a pas gémination. Cf. [amquffih] ou [amġuffih] "coléreux"; [yitquyi] "il est / devient très salé". Le lien entre /ġ/ et /Q/ semble donc s'affaiblir, peut-être parce qu'ils sont tous deux rares en zénaga.

c) **ž ~ Dʸ**

La palatalisée simple [dʸ] (équivalent sonore de [tʸ]) n'apparaît que comme simplification de la tendue /Dʸ/, cf. [idʸ] / [iDʸ] "homme". On peut donc se demander s'il existe pour /Dʸ/ une corrélation de longueur. A titre d'hypothèse, signalons les cas convergents d'alternance ž ~ Dʸ relevés dans deux verbes: [yižžeg] "il a guéri", AI [yižeDʸeg] et [yižžaḏ] "il a attrapé la gale", AI [yižeDʸaḏ].

5) Absence de corrélation

L'opposition de longueur n'est pas attestée pour les laryngales /ʔ/ et /h/. On peut également dire qu'elle est inexistante pour les semi-consonnes /w/ et /y/. Du même coup on peut considérer qu'il y a neutralisation des oppositions /w/ ~ /b/ et /y/ ~ /l/, au moins dans les contextes où [w] et [y] peuvent être à la fois les réalisations des semi-consonnes /w/ et /y/ et les représentants de /b/ et /l/.

4. Conclusion

Au terme de ce parcours, nous aboutissons à un bilan contrasté et à une constatation presque paradoxale, qui correspond finalement assez bien à l'impression donnée par le zénaga dans le passé. En effet, d'une part l'on retrouve dans le berbère de Mauritanie toutes les grandes caractéristiques du "berbère commun" ou de certains de ses dialectes et, d'autre part, l'on se rend compte que le zénaga est très original, à la fois par son traitement des phonèmes dans le détail et par leur arrangement dans le tableau global du système.

Parmi les traits généraux de la langue berbère, on comptera l'existence de la corrélation de sonorité — et pourtant sa tendance à neutraliser l'opposition —, l'existence de la corrélation d'emphase — bien établie dans deux cas (pour /ḍ/ et /ẓ/) mais associée à des phénomènes d'emphatisation contextuelle d'autres phonèmes et à des cas d'emphatiques secondaires non contextuelles —, l'existence de la corrélation de gémination ou de tension, le petit nombre de consonnes d'arrière par rapport aux autres langues chamito-sémitiques (sauf dans les emprunts à l'arabe) et enfin la tendance à l'ouverture qui, pour D. Cohen, existe dans tout le chamito-sémitique et est particulièrement marquée en berbère.

Parmi les caractéristiques propres à certains dialectes en particulier, on mettra, d'une part la spirantisation des occlusives dans le cadre de la corrélation de tension (cas d'un grand nombre de dialectes berbères du Nord), d'autre part la tendance à la palatalisation, y compris jusqu'à l'émergence de phonèmes palatali-

sés (cas notamment de certains dialectes de l'aire touarègue, cf. Prasse 1994),[28] enfin la tendance à l'affaiblissement des liquides (cf. le tarifiyt).[29]

Concernant les caractéristiques propres au zénaga, on relèvera:

— la présence d'un phonème /ʔ/, partiellement (mais partiellement seulement) explicable par l'amenuisement de la vélaire sonore /ġ/ et son opposition très productive, en finale, avec la laryngale sonore;
— un affaiblissement des dentales sonores, occlusives (/d/ et /ḍ/) ou stridentes (/z/ et /ẓ/), et — très marginalement — des vélaires (/k/ et /g/, qui rappelle les phénomènes observables dans les parlers berbères du Nord mais déborde le phénomène appelée "spirantisation" (puisqu'il s'étend, en zénaga, aux stridentes et s'accompagne alors d'un assourdissement);
— le caractère extrêmement limité (et complexe) de la spirantisation de la dentale sourde /t/, notamment à l'initiale, de telle sorte que les morphèmes en /t-/ ne sont jamais affectés (cf. Aspesi 1977);
— l'intégration de la liquide dans la série des phonèmes "affaiblis" lorsqu'ils ne sont pas géminés.

Pour conclure nous ferons observer que, si le cas du zénaga semble remettre en cause la spécificité des parlers du Nord comme (seuls) parlers "spirants", son classement par rapport aux autres dialectes berbères est problématique car il semble aussi proche, dans sa spécificité, des parlers touaregs que des parlers du Nord.

Par contre son classement comme parler "faible" (cf. Ameur 1990) nous semble tout à fait justifié du point de vue du consonantisme. Cette "faiblesse" du zénaga, qui ne fait que pousser à l'extrême une tendance générale du berbère, correspond à l'ouverture des consonnes non-continues ou stridentes, à une réduction de l'obstruction, chaque fois du moins que la gémination ou la tension ne joue pas en faveur de la fermeture.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Allaoua, M. 1990: Variations phonétiques et phonologiques en Kabyle. Dans: *Études et Documents Berbères* 11. Pp. 63-76.

Ameur, M. 1990: A propos de la classification des dialectes berbères". Dans: *Études et Documents Berbères* 7. Pp. 15-27.

[28] L'ancien z̄ non géminé passe à ž dans le sud-est de l'aire touarègue. Par ailleurs, et plus spécifiquement, les palatalisées ḍʸ et dʸ rapprochent le zénaga du touareg de l'Ayr.
[29] Pour la faiblesse du *L*, le zénaga rappelle le tarifiyt où l > r et ll > dᶻ (cf. Taïfi 1994).

Aspesi, F. 1977: Sistema fonematico 'complessivo' e sistemi fonematici 'morfologici': un'interpretazione di alcuni fatti semitici. Dans: *Annali dell'Istituto Orientaledi Napoli* 37. Pp. 394-400.

Basset, R. 1909: Étude sur le dialecte zénaga. Dans: *Mission au Sénégal*, tome I. Leroux. Paris (abrév. RB).

Chaker, S. 1984a: A218. Âne: dénominations berbères de l'âne. Dans: Camps, G. (éd.), *Encyclopédie Berbère*. Edisud. Pp. 656-7.

Chaker, S. 1984b: E18. Emphase. Dans: Camps, G. (éd.), *Encyclopédie Berbère*. Edisud. Pp. 2617-21.

Chaker, S. 1995: *Linguistique berbère. Études de syntaxe et de diachronie*. Éd. Peeters. Paris-Louvain.

Cohen, D. 1963: *Le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie*. Klincksieck. Paris.

Cohen, D. 1969: Sur le statut phonologique de l'emphase en arabe. Dans: *Word* 25. Pp 59-69.

Cohen, D. 1988: Le chamito-sémitique. Dans: Perrot, J. (éd.), *Les Langues dans le monde ancien et moderne*. CNRS. Paris. Pp. 9-30.

Dallet, J.-M. 1982: *Dictionnaire kabyle-français*. SELAF. Paris.

Delheure, J. 1987: *Dictionnaire ouargli-français*. SELAF. Paris. (abrév. Ouargla)

Destaing, E. 1920: *Étude sur la tachelhit du Sous. Vocabulaire français-berbère*. Paris. (abrév. Dest.).

Foucauld, Ch. (le P. de) 1952: *Dictionnaire touareg-français, dialecte de l'Ahaggar*. Imprimerie Nationale. Paris. (abrév. Fouc.).

Galand, L. 1988: Le Berbère. Dans: Perrot, J. (éd.), *Les Langues dans le monde ancien et moderne*. CNRS. Paris. Pp. 207-42.

Galand, L. 1997: Les consonnes tendues du berbère et leur notation. Dans: Taïfi, M. (éd.), *Voisinage. Mélanges en hommage à la mémoire de Kaddour Cadi*. Faculté des Lettres et Sc. Hum. Dhar El Mahraz, Fès.

Ghazeli, S. 1981: La coarticulation de l'emphase. Dans: *Arabica* 28. Pp. 251-277.

Lanfry, J. 1973: *Ghadames, II (Glossaire)*. FDB. Alger.

Nicolas, F. 1953: *La langue berbère de Mauritanie*. Mémoires de l'IFAN. Dakar (abrév. FN)

Ouakrim, O. 1994: Un paramètre acoustique distinguant la gémination de la tension acoustique. Dans: *Études et Documents Berbères* 11. Pp 197-204.

Prasse, K.-G. 1994: Les principaux problèmes de l'orthographe touarègue. Dans: *Études et Documents Berbères* 11. Pp. 97-106.

Prasse, K.-G. & E. agg-Albosṭan ag-Sidiyan 1985: *Tableaux morphologiques - dialecte touareg de l'Adrar du Mali*. Copenhague.

Taïfi, M. 1994: Unité et diversité du berbère: détermination des lieux linguistiques d'intercompréhension. Dans: *Études et Documents Berbères* 12. Pp. 119-138.

Taine-Cheikh, C. 1998: Les emprunts au berbère zénaga - Un sous-système vocalique du ḥassāniyya. Dans: *Matériaux Arabes et Sudarabiques* 8. (Nouvelle Série). Pp. 93-142.

Taine-Cheikh C. & Y.O. El Bara 1997: Le vocalisme du berbère zénaga de Mauritanie — premiers résultats d'une analyse acoustique. Dans: Groupe A.A.I - Université de Nantes (éd.), *La voyelle dans tous ses états. Journées d'Études Linguistiques*. Nantes (5 et 6 déc.). Pp. 80-85.

I PRESTITI LATINI IN BERBERO: UN BILANCIO

VERMONDO BRUGNATELLI

Università di Udine

Questo mio intervento non mira ad un esame complessivo e sistematico dei prestiti latini in berbero, studio per il quale sono ancor oggi fondamentali i due lavori di Schuchardt (1918) e di Lewicki (1958). Il primo è prodigiosamente riuscito, in un'epoca in cui mancavano ancora strumenti lessicografici di ampio respiro come il dizionario di Foucault per il tuareg e quello di Dallet per il cabilo, a compiere uno spoglio estremamente approfondito del lessico berbero di origine latina, cui poco si può aggiungere oggi, pur avendo a disposizione ben altri strumenti. Il secondo, invece, lavorando su testi arabi medievali, ha potuto individuare un gran numero di termini latini o neolatini in uso anticamente nel Nord-africa.

L'obiettivo, più ristretto, della mia comunicazione, è quello di fare il punto su alcune questioni relative a questi prestiti, in particolare sulla questione della loro reale entità.

Sono tanti o pochi i prestiti latini in berbero? In proposito i giudizi sono abbastanza diversi. Per Boulifa essi erano inspiegabilmente pochi, tant'è che al riguardo egli faceva le seguenti osservazioni:

> "La facilité avec laquelle le Kabyle s'assimile les expressions, les locutions de toutes sortes, les termes des langues étrangères, cause un grand préjudice à la langue mère le berbère, dont le zouaoua est un des principaux dialectes. Etant données ces aptitudes, il est vraiment étonnant que la langue latine, si longtemps pratiquée dans cette Afrique du Nord, n'ait presque pas laissé de trace dans le berbère de nos jours. On est d'autant plus surpris que l'histoire nous apprend que certains Africains avaient acquis la renommée, non seulement de grands savants, comme les Juba, mais aussi de vrais orateurs, s'exprimant avec élégance et pureté dans la langue même de Cicéron." (Boulifa 1990:182).

Ma furono veramente così pochi i prestiti latini? Qui il giudizio si deve fare cauto. Molti indizi mi fanno infatti ritenere che essi furono ben più di quanto abitualmente si creda, per diversi ordini di motivi che qui di seguito esporrò.

1. Rapida integrazione dei prestiti

Molti casi di presunti latinismi sono in verità insolubili, talmente acclimatati e integrati nel lessico berbero sono i termini che si prendono in esame. Numerosi sono i casi di prestiti dal francese (non solo nomi ma anche verbi) che già dopo